Nouvelle-Orléans, 1er Janvier 1905.

Livraison 1ère. 10e SERIE. Tome I.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES TROIS MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.00 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez l'Imprimeur, Eug. Antoine, 434, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 434, RUE DE CHARTRES

1905.

Nouvelle-Orléans, 1er Janvier 1905

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Remerciements et Souhaits.

L'Athénée Louisianais, fondé en 1876, entre en janvier 1905 dans sa trentième année d'existence. Aucune société littéraire en Louisiane n'a eu une carrière si longue, sans aucune interruption, sans aucune défaillance, malgré les obstacles qu'il a fallu surmonter, et les Comptes-Rendus n'ont jamais manqué de paraître à l'époque fixée. Les livraisons de cette petite revue bien modeste forment actuelle-

ment plusieurs volumes qui contiennent une grande partie de la littérature française de la Louisiane. On y voit les noms de poètes et de prosateurs qui ont conservé sur le sol de la Louisiane le souvenir de la vieille France, et qui font tous leurs efforts pour perpétuer l'esprit français dans une ancienne colonie française.

A l'aube d'une nouvelle année les membres de l'Athénée Louisianais remercient les écrivains qui ont bien voulu collaborer aux Comptes-Rendus de leur société ; ils remercient la vieille et loyale "Abeille de la Nouvelle-Orléans" de son appui fraternel et constant ; ils remercient l'Union Française pour sa généreuse hospitalité ; ils remercient les consuls de France à la Nouvelle-Orléans qui ont tous témoigné à l'Athénée Louisianais la sympathie la plus cordiale ; ils remercient enfin les dames et les messieurs qui assistent aux séances privées ou publiques de la société, et dont la présence est une aide et un encouragement précieux.

L'Athénée Louisianais n'oublie pas ses amis, à quelque distance qu'ils soient de la Nouvelle-Orléans. Il partage leurs joies ainsi que leurs peines, et il prie Monsieur et Madame Pierre Richard, Monsieur et Madame Hugues Le Roux, et la famille de M. le Vicomte d'Abzac d'accepter l'expression de leurs regrets et de leur sympathie pour les pertes si cruelles qu'ils viennent d'éprouver. Que l'année 1905 leur soit plus heureuse que l'année 1904.

A tous nos amis en Europe et en Amérique nos souhaits bien sincères de bonheur et de prospérité.

Alcée Fortier.

Séance de Rentrée, le 28 Octobre 1904.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Membres présents : MM. A. Breton, Edgar Grima, Clément Jaubert Fortuné Jaubert, Charles T. Soniat et J. M. Vergnole.

M. Bussière Rouen, secrétaire perpétuel, s'étant fait excuser, est remplacé par M. Edgar Grima, sous-secrétaire.

Plusieurs dames assistent à la réunion, ainsi que M. Bourassa, écrivain distingué, demeurant à Montréal, Canada, et sa fille.

A huit heures trente la séance est ouverte.

Le Président, en ouvrant la séance, dit à ses collègues combien il est heureux de se retrouver parmi eux après les vacances d'été. Il espère que nos réunions feront voir que tout en prenant le repos nécessaire pendant les longs mois que nous venons de traverser, ses collègues on su travailler un peu pour l'Athénée.

C'est avec un vif regret que le Président a appris la mort de l'un des lauréats du dernier concours de l'Athénée, M. Jean Badoil. Le travail sérieux qui lui valut la médaille d'or, et les quelques vers qu'il nous a communiqués faisaient espérer que l'Athénée pouvait compter sur son aide. Les membres présents, en leurs noms, ainsi qu'aux noms de leurs collègues, se joignent au Président pour témoigner du profond regret que leur cause la mort prématurée de M. Badoil. Le Secrétaire est prié d'en faire mention dans le procès-verbal de cette réunion.

Le Président donne quelques détails sur l'Exposition de St-Louis qu'il a vue récemment. Entre autres choses, il cite le Trianon avec les tapisseries des Gobelins, surtout celles qui représentent les "Scènes de la vie de Louis XIV" comme méritant une attention particulière L'Exposition Franco-Louisianaise et celle de la Société Historique de la Louisiane, toutes deux fort complètes et d'un intérêt marquant, ont chacune obtenu un grand prix.

Messieurs Vergnole et Soniat donnent aussi leurs impressions sur l'Exposition. M. Soniat considère qu'au point de vue de l'art, la France y a surpassé les autres nations. Il a vu bien des Expositions, tant aux Etats-Unis qu'à l'étranger, et doit avouer, à l'honneur de la France, que nulle, d'après son appréciation, n'a surpassé celle qui s'est tenue à Paris en l'année 1900. L'espace, néanmoins, manquait à Paris. Chicago d'abord, et St-Louis plus encore, l'emportaient sur Paris par l'étendue presque sans limites du terrain qu'elles occupaient, par l'immensité grandiose et imposante de leurs édifices. Au nombre des nations les mieux représentées à St-Louis, il cite le Japon qui, malgré la guerre qui l'occupe depuis près d'un an, a su ne rien négliger pour se mettre au premier rang des exposants.

Le Président a vu à l'Exposition beaucoup de personnages distingués dont la présence était due au Congrès des arts et des sciences. Il cite le philologue Paul Meyer, MM. Poincarré, Pio Rajna, Bryce, Newcomb, et Mlle Alice Fletcher, Présidente de la Section d'Anthropologie. L'Exposition, dit-il,

a fait faire d'immenses progrès pour l'étude de l'histoire des Etats-Unis. Il espère que nous verrons dans quelques années une grande exposition à la Nouvelle-Orléans pour célébrer l'ouverture du canal de Panama.

La parole est à Madame Louise Augustin Fortier qui donne lecture d'un épisode émouvant de la guerre de Sécession, sous le titre de "Chronique du vieux temps" (suite). Madame Fortier, dans ce récit d'une histoire vraie, écrit d'un style entraînant et chaleureux, nous met sous les yeux les traits de bravoure et de patriotisme d'un Louisianais, l'une des victimes, trop nombreuses, hélas! de cette malheureuse guerre. La lecture en est écoutée avec un grand intérêt et l'Athénée vote des remercîments à Madame Fortier qu'il espère entendre souvent encore.

Mlle Marie Augustin dont on a lu avec intérêt le travail érudit sur Pierre Loti, qui a paru dans les "Comptes-Rendus" du 1er octobre 1904, est présente à la séance. Mlle Augustin annonce qu'elle a reçu une lettre de M. Ingres, Directeur du comité de l'Alliance française et professeur à l'Université de Chicago, l'informant qu'il a été nommé rédacteur en chef d'un journal français qui se publie à Chicago sous ce titre: "L'Echo des deux Mondes," journal littéraire et artistique dévoué aux intérêts de la langue française en Amérique. Ce journal désirant avoir un correspondant dans chacune des principales villes des Etats-Unis a choisi Mlle Augustin pour tenir ce poste à la Nouvelle-Orléans.

Motion est faite par M. Charles T. Soniat, et adoptée, exprimant l'espoir de l'Athénée que le Président n'acceptera pas les offres flatteuses qui lui sont faites de quitter la Louisiane et notre Société. Le Président remercie ses collègues des bonnes paroles prononcées à son égard et dit qu'il n'est pas probable qu'il quitte jamais la Louisiane pour s'établir ailleurs.

A dix heures l'ajournement est prononcé.

Madame de La Fayette.

Après les romans interminables de Mlle de Scudéry c'est avec plaisir qu'on lit les œuvres charmantes de Mme de La Fayette, et le petit volume qui contient "La Princesse de Clèves" nous fait oublier bien vite les dix tomes de "Cyrus" et de "Clélie." Prenons M. d'Haussonville pour guide, et voyons quelle fut la vie de l'auteur du premier roman d'amour réel en France. Il faut connaître sa vie pour connaître ses œuvres. Marie-Madeleine de la Vergne naquit en 1634; son père avait le rang d'écuyer, et sa mère, Elisabeth Pena, était d'origine provençale et avait eu des poètes dans sa famille. M. de la Vergne mourut au Havre, dont il était gouverneur, et laissa sa fille orpheline de bonne heure. La mère, personne de peu de jugement, se remaria au chevalier de Sévigné, oncle du marquis, et c'est ce qui amena plus tard la grande intimité entre Mme de La Fayette et Mme de Sévigné. Mlle de la Vergne eut pour professeurs le

père Rapin et Ménage, et celui-ci s'éprit d'elle, comme il le faisait de toutes ses élèves. Il la célébra en latin, en français, en grec, en italien et lui fut profondément attaché toute sa vie. Elle sut profiter des bonnes leçons du précepteur et fut une femme savante, sans cependant, un grain d'affectation et de pédantisme. Elle fut toujours naturelle et vraie, et son latin ne lui enleva rien de sa grâce et de sa délicatesse de sentiments. Habituée ainsi que Mme de Sévigné de l'Hôtel de Rambouillet, elles surent tirer parti toutes les deux du contact avec les gens distingués qui se réunissaient chez *Arthénice*, et si elles furent des précieuses, elles ne furent jamais des précieuses ridicules. Mlle de la Vergne n'était pas opposée au mariage comme Mlle de Rambouillet, et accepta la main du comte de La Fayette, avec lequel elle paraît avoir vécu quelques années en Auvergne en bonne intelligence, mais qui disparut si complètement de la vie de sa femme que c'est à peine si l'on peut se rendre compte de son existence.

Nous retrouvons bientôt Mme de La Fayette à Paris, où elle a son salon, son *réduit*. Belle-sœur de Mlle de La Fayette que le triste Louis XIII avait aimée un moment et qui s'était réfugiée au couvent de Sainte-Marie de Chaillot, Mme de La Fayette allait souvent à Chaillot. C'est là qu'elle rencontra la reine d'Angleterre, Henriette, femme proscrite de Charles Ier et sa fille, qui fut plus tard la charmante Madame. Celle-ci se prit d'une grande amitié pour Mme de La Fayette, et lorsqu'elle devint la femme de Monsieur, elle voulut toujours avoir son amie auprès d'elle, amie

discrète, dévouée, désintéressée, et qui sut trouver des paroles touchantes et sincères pour raconter la vie et la mort de l'infortunée princesse.

Mme de La Fayette, que Somaize nomme Féliciane dans son dictionnaire des Précieuses, continua à s'occuper d'études après son mariage, et nous voyons parmi ses amis, outre Ménage, le docte Huet, évêque d'Avranches, et Segrais, l'élégant romancier. Celui-ci a bien apprécié son caractère lorsqu'il a dit d'elle, "qu'elle aimait le vrai en toutes choses et sans dissimulation." "Elle n'aurait pas donné, ajouta-t-il, le moindre titre à qui que ce fût si elle n'eût été persuadée qu'il le méritait, et c'est ce qui a fait dire à quelqu'un qu'elle était sèche quoiqu'elle fût délicate." Boileau aussi a dit: "Mme de La Fayette est la femme qui écrit le mieux et qui a le plus d'esprit." Voilà, certes, un grand éloge dans la bouche du sévère critique. "La femme qui écrit le mieux," disons "une des femmes qui écrivent le mieux," car Mme de La Fayette et Mme de Sévigné sont sœurs par le talent comme par le cœur. L'amitié entre ces deux femmes distinguées date du second mariage de la mère de Mme de La Fayette avec le chevalier de Sévigné, et cette affection fut sans rivale chez l'une et chez l'autre, jusqu'à ce que Mme de La Fayette se mît à aimer La Rochefoucauld d'un amour si pur et si constant et que Mme de Sévigné fût séparée de sa fille, Mme de Grignan. Les deux amies, tant que dura leur jeunesse, passaient leur temps l'une chez l'autre, indifféremment, et de là se rendaient au spectacle, au sermon, chez des amis communs, et, quelquefois, à la

cour; mais graduellement, Mme de La Fayette perdit la santé et ne sortit presque plus de son hôtel de la rue de Vaugirard. Elle y avait un petit jardin avec un jet d'eau, et ce fut dans cette maison qu'elle aimait tant que Mme de La Fayette reçut, non seulement Mme de Sevigné, mais toute la cour, qui se rendit chez elle quand elle ne put plus sortir. Elle avait une grande chambre avec un grand lit tout galonné d'or, et c'est là que Mme de Sévigné passait une partie de son temps. Elle, qui était si gaie, soulageait les souffrances de son amie, et celle-ci, qui était la *raison même*, exerçait une heureuse influence sur la marquise. Bien des lettres remplies d'un amour maternel comme il n'y en eut jamais de plus grand furent écrites dans la chambre de Mme de La Fayette à la froide et belle Mme de Grignan, qui n'aimait guère la meilleure amie de sa mère. Cependant, quel bonheur d'avoir une amie comme Mme de La Fayette, si bonne et en même temps si sincère. M. d'Haussonville cite une lettre de Mme de La Fayette, où ayant appris que Mme de Sévigné ne doit pas venir à Paris pendant l'hiver, elle lui écrit: "Il est question, ma belle, qu'il ne faut point que vous passiez l'hiver en Bretagne, à quelque prix que ce soit. Vous êtes vieille; les Rochers sont pleins de bois; les catarrhes et les fluxions vous accableront; vous vous ennuierez; votre esprit deviendra triste et baissera; tout cela est sûr, il y a de la misère et de la pauvreté à votre conduite. Il faut venir dès qu'il fera beau." M. d'Haussonville ajoute: "Mme de Sévigné répond en badinant et en donnant sa parole de ne point être malade, de ne point vieillir, de ne point radoter." Elle n'obéit

cependant pas à son amie et passe l'hiver aux Rochers. Comme elles ont dû se dire de jolies choses au printemps suivant lorsqu'elles se rencontrèrent dans la grande chambre de l'hôtel rue de Vaugirard ! Imaginez un instant une conversation entre Mme de Sévigné et Mme de La Fayette, et La Rochefoucauld écoutant, et de temps en temps prononçant quelques paroles profondes et aimables. Aimables oui, car quoique La Rochefoucauld eût déjà écrit les "Maximes," il ne pouvait conserver son pessimisme en présence de ses deux charmantes amies. D'ailleurs, il avait de la sensibilité, et Mme de La Fayette dit de lui : "M. de La Rochefoucauld m'a donné de l'esprit, mais j'ai réformé son cœur." Ce cœur devait se montrer à nu quand le duc apprit le passage du Rhin et la mort de deux de ses fils. "Réformer le cœur de La Rochefoucauld," tel fut le but de Mme de La Fayette, et elle eut un écolier assidu sinon docile, car pendant quinze ans, jusqu'à sa mort en 1680, l'auteur des "Maximes" se rendit presque chaque jour chez Mme de La Fayette. Leurs vies se confondirent, pour ainsi dire, et lorsque mourut La Rochefoucauld, Mme de La Fayette ne fit que languir. Elle eût pu dire comme Tristan parlant d'Yseult : "Ne vous sans moi ne jeo sans vous." Dans notre siècle Chateaubriand, se rendant tous les jours à heure fixe chez Mme Récamier, a fait revivre le souvenir de La Rochefoucauld et de Mme de La Fayette ; les deux femmes, celle du XVIIe siècle et celle du XIXe, sont sincères et aimantes, les deux hommes le sont-ils autant ?

En considérant la vie privée de Mme de La Fayette il ne faut pas croire qu'elle ait consacré tous ses moments au sentiment et qu'elle fût toujours retenue dans sa chambre. Elle sut s'occuper d'affaires et se servir près du roi du crédit que lui donna toujours son ancienne affection pour Madame, dont Louis XIV avait conservé le souvenir. Mme de La Fayette avait deux fils ; l'aîné fut un spirituel abbé et le cadet un vaillant colonel. Ce dernier fit un riche mariage mais mourut jeune, peu après sa mère, laissant une fille de qui descend le duc actuel de la Trémoïlle. Nous sommes heureux de penser qu'il existe encore des descendants de Mme de La Fayette et que ses nobles sentiments ont pu se propager par l'hérédité. Le côté sérieux, mondain même, du caractère de cette aimable femme n'enlève rien à l'intérêt que nous lui portons. Elle tâcha d'aider ses enfants et ses amis, et on ne peut l'en blâmer, quand on voit que sa vie fut toujours pure, droite et exempte d'intrigues. Elle trouva le temps, malgré une santé très faible, de se dévouer à ceux qu'elle aimait et d'écrire des ouvrages charmants. Elle était d'un caractère porté à la tristesse, et la mort de La Rochefoucauld la frappa cruellement. Empruntons encore à M. d'Haussonville quelques passages des lettres de Mme de Sévigné citées par lui : "M. de Marsillac est dans une affliction qui ne se peut représenter ; mais il retrouvera le Roi et la cour ; toute sa famille se retrouvera en sa place ; mais où Mme de La Fayette retrouvera-t-elle un tel ami, une telle société, une pareille douceur, un agrément, une confiance, une considération pour elle

et pour son fils? Elle est infirme; elle est toujours dans sa chambre; elle ne court point les rues; M. de La Rochefoucauld était sédentaire aussi; cet état les rendait nécessaires l'un à l'autre; rien ne pouvait être comparé à la confiance et aux charmes de leur amitié."

Mme de La Fayette souffrait de *vapeurs*, mal qu'elle définit ainsi: "C'est un chien de mal que les vapeurs. On ne sait ni d'où il vient ni à quoi il tient. On ne sait que lui faire. On croit l'adoucir, il s'aigrit. Si jamais je suis en état d'écrire, je ferai un livre entier contre ce mal. Il n'ôte pas seulement la santé. Il ôte l'esprit et la raison. Si jamais j'ai la plume à la main, je vous assure que j'en ferai un beau traité." Elle disait aussi: "Une personne en santé me paraît un prodige." Après la mort de La Rochefoucauld Mme de La Fayette chercha la consolation dans la religion, et eut le bonheur d'avoir pour guide spirituel un homme de cœur et d'esprit, le célèbre Du Guet.

Elle mourut en 1693, et voici ce que dit Mme de Sévigné dans une lettre à Mme de Guitaut: "Vous ne pouviez rompre le silence, ma chère madame, dans une occasion qui me fût plus sensible; vous saviez tout le mérite de Mme de La Fayette ou par vous, ou par moi, ou par nos amis, sur cela vous n'en pouviez trop croire: elle était digne d'être de vos amies, et je me trouvais trop heureuse d'être aimée d'elle depuis un temps très considérable. Jamais nous n'avions eu le moindre nuage dans notre amitié. La longue habitude ne m'avait point accoutumée à son mérite: ce goût était toujours vif et nouveau, je lui rendais beaucoup de soins, par le mouvement de mon cœur, sans

que la bienséance où l'amitié nous engage y eût aucune part ; j'étais assurée aussi que je faisais sa plus tendre consolation, et depuis quarante ans c'était la même chose : cette date est violente, mais elle fonde bien aussi la vérité de notre liaison. Ses infirmités depuis deux ans étaient devenues extrêmes ; je la défendais toujours, car on disait qu'elle était folle de ne vouloir point sortir ; elle avait une tristesse mortelle : quelle folie encore ? N'est-elle pas la plus heureuse femme du monde ? Elle en convenait aussi ; mais je disais à ces personnes si précipitées dans leurs jugements : 'Mme de La Fayette n'est pas folle,' et je m'en tenais là. Hélas ! madame, la pauvre femme n'est présentement que trop justifiée : il a fallu qu'elle soit morte pour faire voir qu'elle avait raison de ne point sortir et d'être triste . . . Ainsi, madame, elle a eu raison après sa mort, et jamais elle n'a été sans cette divine raison, qui était sa qualité principale."

Faisons maintenant une courte analyse des ouvrages de Mme de La Fayette, nous les comprendrons mieux à présent que nous connaissons la vie de l'auteur dont le cœur fut *sensible* et la raison *divine*.

Le premier ouvrage de Mme de La Fayette fut un gracieux portrait de Mme de Sévigné. Mentionnons maintenant ses ouvrages historiques avant de parler de ses romans. "L'Histoire de Madame Henriette" est une esquisse de la vie d'une des femmes les plus charmantes du siècle de Louis XIV. Nous avons déjà dit comment Mme de La Fayette fit la connaissance de Madame au couvent de Chaillot et quelle fut leur intimité. Elle dit que la princesse lui dit un jour :

"Ne trouvez-vous pas que si tout ce qui m'est arrivé, et les choses qui y ont relation, étaient écrits, cela composerait une jolie histoire? Vous écrivez bien, ajouta-t-elle ; écrivez, je vous fournirai de bons mémoires." Mme de La Fayette écrivit donc ce que lui raconta Madame et ce n'était pas toujours facile, dit-elle, "de tourner la vérité en de certains endroits d'une manière qui la fît connaître, et qui ne fût pas néanmoins offensante ni déagréable à la princesse. Elle badinait avec moi sur les endroits qui me donnaient le plus de peine." Cette dernière phrase prouve sans aucun doute que Madame fut légère et imprudente, mais jamais coupable. Sa vie est un vrai roman. Exilée à Paris et pauvre elle rêva d'épouser le roi, mais fut dédaignée par Louis qui, plus tard, dut regretter son aveuglement lorsqu'il vit briller à sa cour la princesse d'Angleterre, devenue sa belle-sœur et duchesse d'Orléans. Charles II, remonté sur le trône de son père, avait accordé la main de sa sœur au frère du roi et avait envoyé une ambassade nombreuse pour la conduire à son époux. Dès ce moment commencent des événements romanesques. Le duc de Buckingham, qui conduit la princesse en France, devient éperdument amoureux d'elle. On trouve un prétexte pour le renvoyer en Angleterre, puis c'est le chevaleresque comte de Guiche qui l'aime à en perdre la raison, et enfin le roi lui-même donne de la jalousie à son frère, jalousie qui ne se dissipe que quand on voit l'attachement du roi pour la douce La Vallière. Mme de La Fayette nous présente un tableau animé de la cour de Louis XIV au temps de la jeunesse du

roi. Elle nous fait voir le monarque au château de Vaux, recevant l'hospitalité princière de Fouquet, puis le faisant arrêter immédiatement après, elle nous raconte les intrigues et les perfidies du comte de Vardes et du chevalier de Lorraine, elle nous présente à Mlle de Tonnay-Charente, à la pauvre reine Marie-Thérèse, douce épouse délaissée, à l'altière Anne d'Autriche, à Monsieur, joli comme une femme, mais faible et sans cœur, enfin elle nous fait assister à la mort foudroyante de Madame. Voilà le roi, Monsieur, Mme de La Fayette, autour du lit de l'agonisante. Bossuet lui parle de Dieu avec cette simplicité et cette grandeur qui lui feront dire un peu plus tard : "Madame se meurt, Madame est morte ;" et tous les cœurs sont touchés de la résignation, de la douceur de l'infortunée princesse qui dit à son mari : "Monsieur, je ne vous ai jamais manqué," et meurt dans tout l'éclat de sa beauté, de sa grâce enchanteresse. Le récit de Mme de La Fayette nous intéresse et nous instruit plus que bien des pages des plus grands historiens. C'est que l'auteur écrivait avec son cœur l'histoire d'une personne tendrement aimée.

Dans "l'Histoire de Mme Henriette" Louis XIV est au commencement de sa carrière, dans les "Mémoires de la Cour de France," Mme de La Fayette nous fait assister aux événements qui vont amener de grands désastres. En 1688 l'inepte Jacques II est chassé de son royaume et cherche un refuge en France. Le roi soutient sa cause, et la guerre recommence. Pendant la paix Louis XIV avait fait périr un grand nombre d'hommes en creusant un aqueduc pour son

Versailles, et Mme de La Fayette blâme avec finesse et tact l'égoïsme du roi, tout en rendant justice à sa fermeté et à son courage. Elle nous montre à la guerre le Dauphin, élève du grand Bossuet, pauvre prince écrasé par la majesté de son père; elle nous conduit à St. Cyr et ne juge pas Mme de Maintenon et son école d'une manière très favorable. Elle dit, à propos d'"Esther": "Mme de Maintenon, pour divertir ses petites filles et le roi, fit faire une comédie par Racine, le meilleur poète du temps, que l'on a tiré de sa poésie, où il était inimitable, pour en faire à son malheur et celui de ceux qui ont le goût du théâtre, un historien très imitable." Elle ajoute: "La comédie représentait en quelque sorte la chute de Mme de Montespan et l'élévation de Mme de Maintenon. Toute la différence fut qu'Esther était un peu plus jeune, et moins précieuse en fait de piété."

Mme de La Fayette écrivit trois romans, "Zayde," "la Princesse de Montpensier," et "la Princesse de Clèves," et une nouvelle, "la Comtesse de Tende." "Zayde" parut d'abord sous le nom de Segrais, et il est probable que celui-ci donna quelques conseils à l'auteur, dont il était l'ami. Mme de La Fayette avait l'habitude de lire ses œuvres à ses amis et de leur demander leur opinion. Elle travaillait lentement et ne devait pas attacher grande importance à la gloire littéraire, elle qui disait toujours: "C'est assez que d'être." Il n'y a pas grand progrès dans le plan de "Zayde" (1670) sur les romans de l'époque; c'est une histoire remplie d'événements romanesques, dont l'intérêt est souvent interrompu par des épisodes tels

que nous en voyons dans "Don Quichotte" et dans "Gil Blas." Le roman est cependant beaucoup moins long que ceux de Mlle de Scudéry, et le style est simple et naturel. On y voit aussi déjà cette analyse des sentiments que nous admirons tellement dans "la Princesse de Clèves."

Consalve est fils du comte Nugnez Fernando et favori du fils du roi. Ayant été trompé dans son amour par son plus cher ami et croyant que le prince ne l'aime plus, il quitte la cour du roi de Léon et veut se retirer dans la solitude. Il arrive par hasard au bord de la mer chez Alphonse Ximenès, et se prenant d'une grande amitié pour son hôte, il se décide à accepter son hospitalité. Un jour la tempête brise un vaisseau et jette sur la côte le corps d'une femme. Consalve en se promenant voit la femme étendue sur le sable, s'aperçoit qu'elle n'est pas morte, et la porte à la maison avec l'aide d'Alphonse. Sa compagne est sauvée aussi par des pêcheurs et vient habiter avec elle. Lui qui veut fuir les femmes se met à aimer avec passion Zayde, la belle étrangère, mais il ne peut lui faire comprendre son amour, parce qu'elle ne comprend pas sa langue. Un jour, cependant, Zayde perdit un bracelet tressé de ses cheveux, et Consalve l'ayant trouvé y mit une attache splendide de pierreries. Zayde vit le bracelet que Consalve avait laissé tomber par mégarde, le ramassa et le garda en rendant à Consalve l'attache de pierreries. Celui-ci jeta immédiatement les diamants à la mer pour faire voir à Zayde qu'il ne tenait qu'au bracelet de cheveux. Il avait donc fait com-

prendre son amour, mais il voulut pouvoir lui en parler. Ayant vu Zayde se servir de caractères grecs en écrivant il alla chercher à la ville voisine quelqu'un qui savait cette langue, et pendant la route en revenant chez Alphonse, il apprit à dire en grec, "je vous aime," et se faisait une fête de dire à Zayde ces mots si doux. Tout cet espoir fut déçu, car la belle étrangère et son amie étaient parties sans qu'on sût où elles avaient été.

Consalve se met à leur recherche, mais des hommes envoyés par le roi de Léon le conduisent de force à la cour. Là il retrouve le prince de Léon, devenu roi et l'époux de sa sœur, et il est envoyé pour combattre les Maures. Il fait des prodiges de valeur, s'empare de Talavera et y retrouve Zayde. Nous voyons ici cette scène charmante où l'on reconnaît l'esprit délicat de Mme de La Fayette: "Ils s'avancèrent l'un vers l'autre; et prenant tous deux la parole, Consalve se servit de la langue grecque, pour lui demander pardon de paraître devant elle comme un ennemi, dans le même moment que Zayde lui disait en espagnol, qu'elle ne craignait plus les malheurs qu'elle avait appréhendés, et que ce ne serait pas le premier péril dont il l'aurait garantie. Ils furent si étonnés de s'entendre parler chacun leur langue naturelle, et ils sentirent si vivement les raisons qui les avaient obligés de les apprendre, qu'ils en rougirent, et demeurèrent quelque temps dans un profond silence." Ils avaient eu tous les deux la même gracieuse pensée, celle d'apprendre la langue de la personne aimée. Ils méritaient d'avoir tout le

bonheur dont ils jouirent plus tard, après bien des incidents romanesques.

Nous avons hâte d'arriver à "la Princesse de Clèves." Voilà le premier roman d'observation, le premier roman de mœurs, le premier roman d'amour réel, le premier roman moderne de la littérature française. Mme de La Fayette nous présente à la brillante cour de Henri II et fait des portraits intéressants des dames et des seigneurs du temps : Diane de Poitiers, Catherine de Médicis, Marie Stuart, Henri II, le duc de Guise, le Maréchal de Saint-André, personnages historiques, et la princesse de Clèves, le prince son mari, le vidame de Chartres, le duc de Nemours, personnages créés par l'auteur, mais tout aussi réels, tout aussi vivants que les premiers. La carrière tragique de Marie Stuart nous intéresse et nous émeut moins que les malheurs de la gracieuse princesse de Clèves, et jamais le sort du roi Henri tué dans la fleur de l'âge dans un tournoi, ou du grand François de Guise assassiné, ne nous a touchés autant que l'infortune du prince de Clèves ou du duc de Nemours.

A la fin du règne de Henri II Mlle de Chartres paraît à la cour. Sa beauté accomplie, sa douceur, la font rechercher des plus grands seigneurs de France, et elle épouse le prince de Clèves, second fils du duc de Nevers. Son mari a un profond amour pour elle, mais elle ne peut répondre à cet amour, malgré la grande estime qu'elle a pour lui. Le duc de Nemours, le seigneur le plus aimable et le plus beau de France, devient amoureux d'elle, et la princesse, quoi qu'elle fasse, s'aperçoit qu'elle l'aime. Voilà réellement une

étude psychologique des plus intéressantes, c'est l'étude du cœur d'une femme vertueuse qui résiste à un amour illicite. Elle veut se persuader que Nemours ne l'aime pas, et quand elle semble en avoir des preuves, elle en est malheureuse, quoiqu'elle ne veuille pas l'aimer. Elle fuit toutes les occasions de le rencontrer et ne dit jamais un mot qui puisse faire croire à Nemours qu'elle l'aime ; enfin elle se décide à dire à son mari quelles sont les raisons pour lesquelles elle s'éloigne de la cour : "Hé bien! monsieur, lui répondit-elle en se jetant à ses genoux, je vais vous faire un aveu que l'on n'a jamais fait à un mari ; mais l'innocence de ma conduite et de mes intentions m'en donne la force. Il est vrai que j'ai des raisons pour m'éloigner de la cour, et que je veux éviter les périls où se trouvent quelquefois les personnes de mon âge. Je n'ai jamais donné nulle marque de faiblesse, et je ne craindrais pas d'en laisser paraître, si vous me laissiez la liberté de me retirer de la cour, ou si j'avais encore madame de Chartres pour aider à me conduire. Quelque dangereux que soit le parti que je prends, je le prends avec joie pour me conserver digne d'être à vous. Je vous demande mille pardons, si j'ai des sentiments qui vous déplaisent ; du moins je ne vous déplairai jamais par mes actions. Songez que pour faire ce que je fais, il faut avoir plus d'amitié et plus d'estime pour un mari, que l'on n'en a jamais eu ; conduisez-moi, ayez pitié de moi, et aimez-moi encore si vous pouvez." Y a-t-il rien de plus loyal, de plus courageux que ces paroles? Y eut-il jamais une plus noble lutte du devoir et de l'amour? Le prince de Clèves con-

tinue à aimer sa femme, mais l'aveu qu'elle lui a fait cause sa mort. Il en éprouve un si grand chagrin qu'il meurt en adressant à la princesse les paroles les plus touchantes et en exprimant l'espoir que sa mémoire lui sera chère.

La princesse de Clèves éprouva un violent désespoir de la mort de son mari, et quoique le duc de Nemours se fût toujours conduit en galant homme, elle refusa de l'épouser quand elle fut veuve et libre. Sa délicatesse exquise de sentiments ne lui permit pas d'épouser celui qui avait été bien innocemment la cause de la mort de son mari, et quoiqu'elle aimât Nemours et en fût aimée, elle se retira du monde pour rester fidèle à la mémoire du prince de Clèves. Quel charme dans cet idéalisme, dans cette pureté, et comme nous préférons ce sentiment, exagéré peut-être de l'honneur, aux scènes grossières des romans réalistes. Les caractères de la princesse de Clèves et de son mari sont parfaitement dessinés, mieux que celui de Nemours, et nous devons savoir gré à Mme de La Fayette de n'avoir pas suivi la tradition des comédies et des nouvelles écrites jusqu'alors, où le mari est toujours ridicule. Le prince de Clèves est un personnage noble et sympathique, et sa fin nous touche profondément. "La Princesse de Clèves" fut publiée en 1678 et eut le plus grand succès. L'ouvrage fut attaqué et défendu avec ardeur et Mme de La Fayette n'admit pas qu'elle en fût l'auteur. Ses meilleurs amis, cependant, avaient vu le manuscrit écrit de sa main et elle le leur avait lu. Il y a eu des romans écrits avec plus de force, avec

plus de génie, mais on ne peut trouver nulle part une analyse plus subtile, plus délicate des sentiments que dans "la Princesse de Clèves." Il fallait la main légère d'une femme pour soulever les replis qui cachent le cœur humain et pour le faire voir tel qu'il est.

Nous ne dirons rien de "la Comtesse de Tende," courte nouvelle, et de "la Princesse de Montpensier," roman dans le genre de "la Princesse de Clèves." Citons seulement les dernières lignes de "la Princesse de Montpensier," car nous y voyons encore le caractère de Mme de La Fayette: "Elle mourut en peu de jours dans la fleur de son âge. Elle était une des plus belles princesses du monde, et en eût été sans doute la plus heureuse, si la vertu et la prudence eussent conduit toutes ses actions." La vertu, la prudence, la raison, la bonté, voilà quelles étaient les qualités de Mme de La Fayette, charmante femme et charmant esprit, digne d'être l'amie de ces deux autres femmes si gracieuses, Henriette d'Angleterre et la marquise de Sévigné.

Alcée Fortier.

Madame Durive,

Conte excentrique dédié aux Messieurs de l'Athénée Louisianais.

Depuis quinze jours environ Madame Durive avait vu mourir sa fille Annette. C'était une grande et belle fille que cette Annette avec ses longs cheveux luisants, ses yeux immenses, sa bouche mignonne, et sa taille fine et droite comme un jeune pin encore vierge des caresses de Borée.

Une fièvre typhoïde avait abattu en peu de jours tout ce bel ouvrage de la nature, et Mme Durive demeurait maintenant seule, bien seule, partageant ses jours entre sa douleur et ses souvenirs.

Quelle douleur? Quels souvenirs? Quand pas une larme n'avait mouillé la robe blanche d'Annette, pas une plainte n'avait troublé le silence de la chambre funéraire, si bien que beaucoup de gens s'étaient demandé en chuchotant si Mme Durive n'avait pas une pierre à la place du cœur.

Et aujourd'hui, c'est-à-dire deux semaines après la mort de sa fille, voilà qu'elle reparaissait, cette mère indifférente, teinte, maquillée, souriante au point de faire hausser les épaules de pitié sinon de dégoût.

Chacun restait stupéfait et formait une conjecture.

La pauvre femme cherchait-elle à paraître jeune, maintenant que la preuve vivante de son âge avait cessé d'être?

Dévorée par l'ennui préparait-elle un successeur au défunt Monsieur Durive?

Ou bien... la malheureuse avait-elle perdu la raison? Alors les voix s'attendrissaient et les paupières devenaient humides.

Cherchez, curieux incorrigibles, cherchez! Le cerveau humain ne laisse pas aussi facilement pénétrer son sanctuaire, il garde jalousement ses secrets et sait, avec l'aide de la volonté, s'entourer d'une barrière infranchissable.

Un écrivain indiscret peut seul ici vous être utile; car pour cet être impitoyable, il n'est point de mystères. Les visites nocturnes, les sombre cachettes, les lieux sinistres ne lui inspirent aucune crainte. Muni d'une plume, son passe-port indiscutable, il surprend les causeries amoureuses, les crimes monstrueux, les pensées les plus intimes et ne se sent heureux que lorsque ses trahisons ont pu ajouter quelques pages à son ouvrage.

Or, devenez mes complices, lecteurs, et surprenons ensemble le secret de Madame Durive!

Les grandes douleurs, par leur intensité même, souvent ne se font pas sentir. Plus d'un vieux soldat avoue avoir perdu un membre sans presque s'en apercevoir.

Lorsque Mme Durive avait vu emporter Annette, elle était restée étourdie et avait regagné son appartement machinalement, le regard ardent, les genoux tremblotants. A la vue du lit qui portait encore la chaude empreinte de son enfant, elle s'était éveillée et s'était souvenue.

Annette l'avait donc laissée pour ne plus revenir. Où était-elle, à cette heure, la petite Annette qu'elle avait élevée, aimée et choyée pendant dix-huit ans ?

Là-haut, dans cette patrie inconnue et mystérieuse où tout est, dit-on, bonheur et prospérité ! . . . ou partout, dans l'air qu'elle respirait et parmi les innombrables atomes de ce glorieux univers qui l'entourait... Hélas ! nulle part... peut-être... et alors le malheur était bien plus grand, car la séparation devait être éternelle. Eperdue elle saisit l'oreiller tout imprégné de l'odeur d'Annette et y pressa un baiser s'imaginant, en fermant les yeux, avoir sous les lèvres la chevelure de sa fille, qu'elle ne verrait plus, puisqu'elle était morte et que les morts ne reviennent pas.

Mais quelle vue étrange venait donner un démenti à ces dernières paroles ! Là, tout en face, dans le vieux miroir qui lui avait été présenté par sa mère le jour de ses noces, Annette la regardait d'un air sévère. Le cœur de la pauvre mère bondit à l'étouffer. Les morts revenaient donc, non pour effrayer les vivants mais pour leur sourire et les consoler. Elle tendit les bras d'un air joyeux, sa fille lui tendit les siens de même. Elle s'avança rayonnante de bonheur, Annette vint à sa rencontre, elle voulut embrasser cette tendre apparition, mais illusion cruelle ! ce qu'elle avait pris pour Annette n'était que la réflexion de sa propre personne. Jamais elle n'avait été frappée par une ressemblance plus fidèle. C'étaient les mêmes yeux brillants, souvent même enfiévrés, le même profil fin, droit, noble comme celui d'une statue. Les joues et les lèvres d'Annette

étaient plus rouges, il est vrai. Mme Durive se précipita vers un chapeau de paille auquel pendaient quelques fleurs pourpres qui semblaient l'inviter à la métamorphose, elle les prit, les humecta, les passa sur ses joues, sur ses lèvres et se sourit comme le fait une jeune fille à l'accomplissement de sa seizième année. Quelques rides fines comme la ciselure d'un couteau, lui firent froncer les sourcils ; et cette couronne de cheveux blancs qui lui ornait le front, fi donc ! Annette n'avait ni rides, ni cheveux blancs ! Elle éteignit nerveusement la lampe et alluma la veilleuse afin de rendre la lumière plus blafarde, plus indistincte. Elle bouleversa tout, ouvrit les tiroirs, en tira des poudres dont elle se couvrit le visage, ainsi qu'une préparation qui servait à noircir les souliers d'Annette lorsque celle-ci se rendait à la messe le dimanche. Mme Durive se versa sur la tête cet horrible mélange, au risque de faire tomber toute sa belle chevelure d'argent. Qu'importait ! Elle achèterait demain une confection plus fine, mais pour ce soir, celle-ci suffirait, d'ailleurs y avait-il au monde autre chose qui pût remplacer pour elle le doux mirage qui la charmait !

Le petit jour la surprit encore extasiée devant son vieux miroir. Que ne pouvait-elle arrêter ce soleil qui allait lui amener la désillusion !

. . . .

Et voilà pourquoi les bonnes gens jasaient aujourd'hui, tandis que Mme Durive souriait et... passait. C'est que chaque soir dans la solitude de sa petite chambre elle revoyait Annette.

GABRIELLE DAVID.

LES ROSES.

J'en vois une là-bas, penchée à l'écart sur le rosier. Tous ses pétales sont tombés. Hélas ! il ne reste plus même un seul souvenir de sa splendeur passée. Elle est désséchée... tombée, quoi !... *C'est la grand' mère.*

A côté d'elle, il s'en trouve une, ouverte, bien épanomie ; belle. Elle est heureuse ; elle rayonne, entourée des joyaux de Cornélie. *C'est la mère.*

Auprès d'elle je vois un beau bouton tout rose, qui s'ouvre en souriant ; presque épanoui. Elle attend sur la tige, et la rosée tremble sur son sein rose. Elle attend... *C'est la jeune fille.*

Plus loin, c'est le bouton presque fermé, mais on entrevoit *du rose* sous son enveloppe verte. Ce *rose* sourit... il rira bientôt. *C'est la fillette.*

Là-bas, c'est un bouton vert ; fermé... rien encore : *C'est le bébé.*

JULES CHOPPIN.

MON PREMIER COQ.

Je me souviens de lui, de ce coq triomphant
Qui venait se percher sur mes genoux d'enfant.
Je le vois, je l'entends, quand de sa voix stridente
Il faisait vibrer l'air,—quand sa prunelle ardente
Lançait de l'escarboucle un rayon flamboyant
Que réflétaient sa tête et sa crête de sang.
Son superbe panache aussi flottait au vent.—
Tel celui du grand roi qui régna sur la France
Et dont tout l'Univers reconnut la vaillance.

Mon coq chargeait toujours, et souvent d'un seul coup
Terrassait l'adversaire en lui cassant le cou.
On l'appelait Bayard, l'ennemi de la broche.
Comme l'autre, il mourut "sans peur et sans reproche."

Il eut un petit "cuic," un "cuic" intéressant
Un soir qu'il vit le jour, petit poulet naissant,
Et moi de le gâter, tout comme un petit frère.
Je me sentais heureux de lui servir de mère.
Mais bientôt son "cuic" devint un vrai clairon
Qui retentit dans l'air, dès l'aube, à l'horizon.

Il n'était plus poulet, mon coq aux larges ailes.
Quand dans la basse-cour voyant un tas de belles
Se promener au frais à l'ombre du Sachem
Haut la crête il entrait, comme à Jérusalem
Entre le Turc vainqueur, chez lui, dans son harem.
C'était bien son harem, à ce coq, magnanime,
Qui pour avoir raison n'attendait pas la rime,—
Car là, sans plus tarder, préconisant l'amour,
Il captivait les cœurs comme un vrai troubadour.

Un jour, un de ses fils, fatigué de l'audace
De se frère tyran, opprobre de sa race,
S'arrêta tout à coup et lui fit volte-face.
Un combat s'engagea qui fit couler le sang......
Pourquoi se battaient ils?— Je vous le donne en cent.
C'était tout simplement pour les grasses donzelles,
Qui riaient de les voir s'exterminer pour elles.

Belzebuth enterra mon vieux coq un beau jour
Lui-même fatigué de voir un tel amour.

Bayard mourut enfin presque à la fleur de l'âge,
Brave jusqu'à la mort et coq de son village.

JULES CHOPPIN.

Exil. — L'Odéon et les Chanteurs Italiens. — Le Moqueur.

PAR DOMINIQUE ROUQUETTE.

Encore en mon printemps, à Paris exilé,
Dans le Quartier latin, helléniste isolé,
Loin des vierges forêts que respecte la hache,
Où l'Indien vit libre ainsi que l'ianache (buffalo),
Loin de mon doux pays, (l'amour fit mon exil),
Loin du Grand fleuve vieux, où, comme sur le Nil,
On voit l'alligator qui sur un bois s'allonge,
Ainsi qu'un nègre heureux au soleil et replonge,
Lorsque le monstre entend le flamboyant vapeur
Dont le mugissement l'irrite et lui fait peur ;
Loin de ma lande en fleurs, de ces sables arides
Où d'arbre en arbre court le jasmin des Florides,
Jetant du chêne au pin un aérien pont ;
Loin des bois où la caille au cardinal répond,
Où la cigale crie à l'ombre qui l'abrite,
Comme au temps de Virgile ou bien de Théocrite ;
Loin de mon lac d'azur, bordé de sable blanc
Où chante l'étourneau sur le mangle tremblant,
Où l'on retrouve tous les oiseaux aquatiques
Rappelant les beaux vers des fraiches *Géorgiques*,
La grue aérienne et les joyeux plongeons
S'ébattant sur la grève ou cachés sous les joncs ;

Loin de mon sol sacré, du berceau de ma mère,
Qu'un poète a chanté comme chantait Homère,
Où, si vous demandez le tombeau d'Atala,
Chacun, sans hésiter, vous répondra : C'est là !
Oui, loin du sol natal, terre immortalisée
Par le Roi de la prose, à la plume irisée,
Dont les cris éloquents, la poétique voix,
Rappellent Bossuet et Milton à la fois ;
Loin du Meschacébé, loin de la Louisiane,
Loin des joncs regrettés de la verte savane,
Que de fois j'éprouvais le besoin d'aller seul,
Voilé d'un ennui sombre, ainsi que d'un linceuil,
D'aller entendre ému, pour bercer ma tristesse,
Oiseaux frileux du Sud, qu'emprisonnait Lutèce,
Ces voix des rois de l'Art traduisant chaque accord,
Et dont le souvenir dans mon cœur vibre encor !
Oui, Lablache, Grisi, Tamburini, mon âme
Vous écoute, et soudain rajeunit, se renflamme !
Dans ma forêt de pins, au déclin de mes jours.
Je fredonne *Qui la voce*, jeune toujours,
Comme alors qu'essuyant une larme cachée,
Je pleurais l'âme-sœur de mon âme arrachée...
Je suis seul dans la foule encore... je vous vois...
J'entends, j'écoute encor du fond de mes grands bois,
L'ouragan de bravos et de cris électriques,
Les battements de mains, fébriles, frénétiques,
Les hourras, dans les cris se croisant par milliers,
Qui du vaste Odéon ébranlaient les piliers !
O beaux jours envolés ! Est-ce un rêve illusoire ?
Le délire embrasait la scène et l'auditoire...
J'étais ému, tremblant... comme à l'heure où j'écris.

Aux cris universels, — fier — je mêlais mes cris,
Et je bénissais Dieu, ce Père aimant et tendre,
De ce bonheur si grand d'avoir pu vous entendre,
Artistes, dont la voix, au timbre frais et pur,
Reflétait les rayons, les parfums et l'azur,
De ce sol, que jamais le voyageur n'oublie,
Des beaux lacs étoilés, du ciel de l'Italie !
Et pourtant je disais : (oh ! pardonnez-moi tous),
Je connais un chanteur qui chante mieux que vous !
Mieux que vous qu'admirait ma jeunesse enchantée ;
Mieux que toi que Gautier dans ses vers a chantée
En t'immortalisant ; mieux que toi, Rubini,
Sans excepter aucun, même Persiani !
C'est le chanteur ailé, dont la voix nous embrase,
Qu'écoutait au désert Audubon en extase ;
C'est l'artiste inspiré, le maître et roi des sons,
Dont l'âme donne au cœur d'électriques frissons ;
C'est le musicien, joyeux ou pathétique,
Qui fait vibrer en tous la fibre poétique,
Dont le chant nous émeut, pâles d'émotion,
Résumant tous les chants de la Création ;
C'est toi, Moqueur, oiseau vainqueur de Philomèle !
Du chant à toi le sceptre et la palme immortelle !
Oui, toi seul a conquis la couronne de l'Art,
Surpassant à la fois Malibran et Mozart !
Vaincu, mais t'admirant, le divin Pergolèse,
Eût pleuré . . . t'écoutant pleurer sous le milèse,
Oh ! tour-à-tour Rolling, Paganini, Tulou,
Sous l'harmonieux pin qui s'incline au bayou ;
Tu chantes . . . imitant dans ton fiévreux délire,
Les instruments divers, le piano, la lyre,